

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

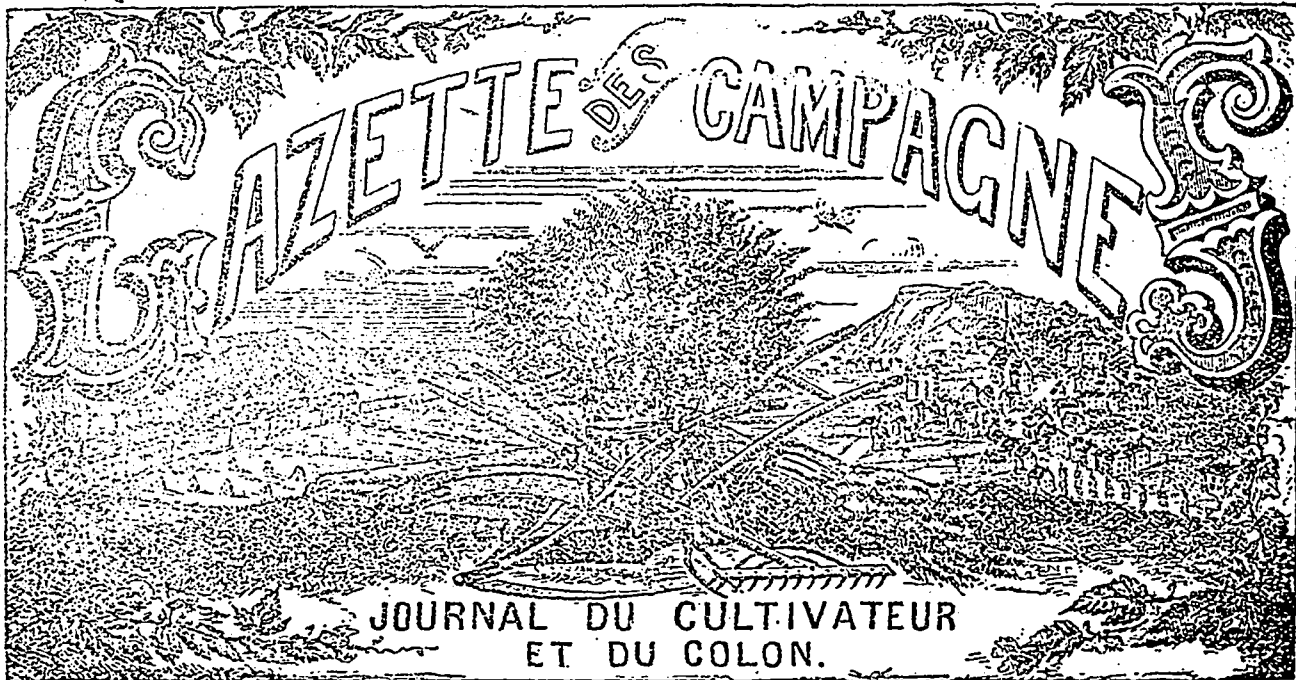
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
 Comparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT: \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire: FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDI.

SOMMAIRE

Causerie Agricole: Des pépinières.—Terrains propres à l'établissement d'une pépinière.—Pépinières d'arbres forestiers.—Les graines qu'il convient de se procurer, et manière de les semer.

Revue de Semaine: La persécution contre l'Eglise se fait de plus en plus sentir en Italie; Avertissement aux catholiques.—Deux faits extraordinaires arrivés lors des fêtes de Lourdes.

Sujets divers: Programme de la grande réunion de la Convention Agricole Nationale qui doit avoir lieu à Montréal en septembre prochain.—L'abeille est-elle un animal domestique ou une bête sauvage?—Taille des arbres fruitiers.—La nourriture du bétail.

Petite chronique: L'état des récoltes au Nouveau-Brunswick.—Statistiques des différentes professions aux Etats-Unis.—Ce qu'il convient aux cultivateurs de faire, dans les circonstances actuelles, quant à la vente de leurs grains.—Le feu dans les bois.—Concours de labours devant avoir lieu à l'Exposition de Philadelphie.

Recettes: Protection des toitures en chaume.—Ciment pour la greffe et pour cicatrizer les arbres.

CARTE BLEUE AGRICOLE

DES PÉPINIÈRES.

On appelle *pépinière* un espace de terrain uniquement employé à semer des graines d'arbres, et à élever pendant ses premières années, le plant qui en est provenu.

Il est probable que les pépinières ont été connues des premiers peuples agricoles; mais il ne paraît pas, d'après les documents historiques, que leur culture fût une science, ni leur produit un objet de commerce, tel qu'il l'est aujourd'hui.

Nos ancêtres n'avaient aucune idée des avantages des pépinières. Quand ils voulaient planter un bois, ils semaient les graines sur place; lorsqu'il fallait le regaroir, ils arrachaient du plant dans un lieu pour le planter autre part. Leurs vergers s'entretenaient ou par le moyen de sauvages qu'ils allaient chercher dans les forêts, qu'ils mettaient d'abord en place et qu'ils greffaient quelques années après, ou par les rejetons qui sortaient naturellement de leurs arbres fruitiers et qu'ils traitaient de même.

On n'a commencé, en France, à établir des pépinières marchandes autour des grandes villes, que vers la fin du dix-septième siècle. Ce n'est que depuis qu'on trouve en abondance, et à bon marché: 1o. des meilleures variétés d'arbres à fruits, jadis si difficiles à se procurer; 2o. des arbres et arbustes étrangers, autrefois si rares; 3o. du plant d'arbres forestiers, que les non propriétaires ne pouvaient se procurer que par des délits.

D'ailleurs un homme qui se livre qu'à une seule branche d'industrie, qui réfléchit pendant toute une année sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il fait et sur ce qui lui reste à faire, qui est excité par son propre intérêt à toujours faire mieux, doit avoir un immense avantage sur celui qui s'en occupe seulement pendant de courts instants pris sur d'autres occupations, et qui n'y met qu'autant d'importance qu'il faut pour ne pas s'exposer à des reproches.

Le nombre des pépinières est aujourd'hui assez considérable aux Etats-Unis. Il y en a plusieurs dans la province d'Ontario, et deux ou trois dans la Province de Québec.

Elles sont l'objet d'un commerce de grande importance. Aussi le goût des plantations s'étend-il de jour en jour, et si ce goût ne se refroidit pas, et si l'association d'arbres forestiers qui a pour président M. Ls. Lévêque, membre

D. François Pairehant, Varennes

du Conseil d'agriculture, reçoit de plus en plus des adhérents, bientôt les arbres isolés seront assez nombreux pour contrebalancer les inquiétants effets de la destruction de nos forêts. Le Gouvernement Provincial devrait encourager cette association autant que les circonstances le lui permettront, soit directement, soit indirectement.

Une plaine, ou le bas d'un côteau, l'un et l'autre mis à l'abri des vents froids et des vents violents par des abris naturels, sont les lieux à préférer pour former une pépinière. Le terrain doit être d'une fertilité moyenne, ni trop sec, ni trop humide, et au moins de deux pieds de profondeur.

Ce n'est point un paradoxe qui nous fait indiquer un terrain médiocre comme plus convenable qu'un bon; car la théorie et l'expérience prouvent qu'il est plus avantageux, parce que lorsqu'un arbre se trouve, pendant les premières années de son existence, dans la situation la plus favorable possible, ses vaisseaux prennent une amplitude proportionnée à l'abondance de sève qu'il reçoit, et que si cette situation change en mal, ces mêmes vaisseaux ne recevant plus la même quantité de sève ne peuvent plus s'en remplir, ne porter par conséquent toute la nourriture nécessaire aux extrémités des rameaux. Aussi lorsqu'on change un arbre d'un bon terrain dans un mauvais, languit-il toujours et finit il souvent par mourir à la fin de la première année ou de la suivante, tandis que celui qui est arraché dans un sol médiocre réussit également, soit qu'on le plante dans un bon ou dans un mauvais.

Malgré l'évidence de ce que nous nous venons de rapporter, la plupart des spéculateurs recherchent les meilleurs terrains, parce que la plupart des acquéreurs se laissent séduire par la belle apparence des arbres qui y ont cru, et ignorent qu'elle est pour eux l'indice d'une mort presque certaine. Un homme sage, comparant donc la nature de son sol avec celui de la pépinière d'où il se propose d'obtenir des arbres, il doit se défier des pousses vigoureuses et des larges feuilles des plants qu'on lui présente.

Tout local destiné à recevoir une pépinière doit être d'abord clos d'un mur, de haies ou de larges fossés. Ensuite il sera défoncé de deux pieds au moins de profondeur, déarrassé des pierres, du chiendent, du liseron et autres racines vivaces qui pourraient s'y trouver. Plus le sol aura été rompu, émietté, changé de place, et mieux les arbres prospéreront; en conséquence le défoncement à la pioche sera, s'il est possible, préféré à tous les autres, parce qu'il remplit parfaitement cet objet.

Comme, si la terre végétale était trop enterrée, elle ne pourrait pas servir à la nourriture des semis et des plus jeunes plants, il ne faut pas faire le défoncement trop profond lorsqu'elle a peu d'épaisseur. La nature de la terre qui est immédiatement sous elle, doit guider dans ce cas, pour lequel il est difficile d'établir des principes généraux.

Dans les mauvais terrains, on peut faire mettre du fumier, des vases d'étang ou de marais, de gazons et autres engrais, y apporter des charnes, de bonnes terres, etc. Un sol trop sablonneux doit être amélioré avec de l'argile, et un sol trop argileux doit être amélioré avec du sable; mais ces transports sont ordinairement trop coûteux pour être exécutés.

L'opération du défoncement doit être faite avant l'hiver après lequel on se propose d'effectuer les semis et plantations, afin que les terres du fond, ramenées sur la surface, aient le temps de s'émietter aux pluies, aux gelées, aux vents, et de s'imprégner des gaz atmosphériques, et principalement du carbone, plus abondant en cette saison que

les autres.

Ces diverses opérations terminées, on partage le terrain en carrés plus ou moins grands par des allées droites et parallèles, auxquelles on peut donner de 6 à 12 pieds de large, et qu'on élève ou creuse selon que le terrain est sec ou humide. Ces carrés, qu'on ne doit pas craindre de multiplier, à raison de l'air et de la lumière dont les plantes ont besoin pour végéter convenablement, sont ensuite subdivisés en planches de six pieds de large séparées par des sentiers d'un pied.

Dans les pépinières où l'on se propose d'élever des arbres forestiers ou des arbres fruitiers, pour qui on ne craint ni le froid ni le chaud, il n'y a plus qu'à semer ou planter; mais dans celles destinées à cultiver des arbres étrangers plus ou moins délicats, il faut auparavant construire des abris pour garantir le jeune plant, ou de la gelée, ou des rayons brûlants du soleil.

On divise les pépinières en quatre sortes, à raison de la différence des travaux qu'elles exigent, quoiqu'on ne puisse pas, même en théorie, établir une ligne de démarcation précise entre elles, et qu'elles soient presque toujours confondues dans la pratique: ces pépinières sont celles des arbres forestiers, des arbres fruitiers, des arbres d'agrément et des arbres verts. Nous en traiterons séparément dans notre causerie

Pépinières d'arbres forestiers.—C'est principalement au moyen des semis qu'on forme les pépinières forestières. Les chênes, les frênes, les charmes, les érables, les bouleaux, les hêtres, les cormiers, les coudriers, etc., se multiplient difficilement d'une autre manière. Il en est qui, comme le platane, le tilleul, le buis, sont plutôt multipliés par marcotte, et qui, comme les peupliers, les saules, les aunes, sont généralement le produit des boutures; mais il faut le dire, les arbres provenant de marcottes ou de boutures ne viennent jamais aussi beaux, et ne durent jamais aussi longtemps que ceux fournis par les semences.

Un des points les plus importants pour celui qui dirige une pépinière de cette sorte, c'est de se procurer de la graine mûre à point et la plus belle possible. Il ne doit s'en rapporter qu'à lui pour cet objet.

Quelques graines d'arbres exigent d'être semées aussitôt qu'elles sont tombées de l'arbre, d'autres peuvent attendre le printemps; il faut les connaître. En général il serait bon de suivre l'indication de la nature, pour cela de les semer à l'automne; mais comme elles sont la plupart du goût des oiseaux, des rats, des écureuils et autres animaux, celles qui sont trop faciles à trouver, à raison de leur grosseur, comme les glands, les noix, les fênes, ne doivent pas l'être. On a imaginé un moyen très-avantageux à employer dans ce cas, c'est de mettre ces graines ce qu'on appelle en *jauge* ou *germoir*; c'est à dire que l'on fait un trou en terre, soit dans une caisse ou un pot, les uns et les autres destinés à recevoir les graines qui demandent à être mises en terre immédiatement après leur chute de l'arbre, mais qu'on ne veut pas cependant semer qu'au printemps. Lorsque ces graines sont destinées à être semées dans la place où doit rester l'arbre qu'elles produiront, circonstance où il est toujours utile que cet arbre soit pourvu d'un pivot, il est préférable de les mettre en terre avant leur germination. Les glands, dont l'objet est de créer une forêt, sont principalement dans ce dernier cas. Plus on veut retarder la germination des graines qu'on met au germoir, et plus il faut les enterrer ou les mettre en lieu frais lorsqu'elles sont dans des caisses ou des pots.

On emploie trois modes pour semer les graines: 1^o, à la

volde; 2o. en rayons; 3o. au plantoir. Les deux premiers se pratiquent pour les graines fines; le dernier, pour celles qui sont très grosses, comme les noix, les glands.

L'air étant indispensable à la germination des graines, il faut qu'elles soient d'autant moins enterrées qu'elles sont plus fines. Il en est même plusieurs qui ne veulent pas l'être du tout, comme celles du bouleau, de l'ormo. Plus alors ne lève que la seconde année, quoiqu'ensemencées immédiatement après leur récolte, telles que celles de l'aubépine, du sorbier, etc. Il faut le savoir.

Il y a plusieurs graines qui mûrissent assez tôt pour pouvoir être semées et donner du plant la même année; l'ormo, les érables rouges, se trouvent principalement dans ce cas.

Plusieurs petits quadrupèdes et plusieurs oiseaux se jettent sur les semis et dévorent les graines, même lorsqu'elles commencent à sortir de terre. Une surveillance active, ou des pièges, ou le poison sont donc nécessaires.

Des arrosements pendant les grandes chaleurs deviennent toujours avantageux pour assurer la germination des graines et l'accroissement du plant; mais on ne peut les donner aux pépinières d'arbres forestiers sans des dépenses considérables, et il y a quelques inconvénients à les trop multiplier.

Le plant levé demande d'être sarclé et quelquefois éclairci pendant l'été. Il se vend souvent l'hiver suivant, soit pour planter immédiatement des bois, soit pour regarnir les pépinières des environs des grandes villes, qui, à raison de la cherté du terrain, préfèrent s'en procurer au loin.

Deux opinions prédominent parmi les pépiniéristes sur la marche qu'il faut suivre lorsque les plants sont arrivés au premier hiver. Les uns pensent qu'il est utile de les repiquer à cette époque; les autres, qu'il faut encore attendre un an pour les espèces les plus hâtives, et deux pour les autres. L'observation prouve que les arbres repiqués dans leur première jeunesse profitent mieux que ceux qui le sont plus tard; mais comme cette première transplantation ne dispense pas d'une seconde, la nécessité d'économiser doit souvent forcer d'attendre. La transplantation en rigoles est un terme moyen fort usité dans les grandes pépinières.

Lorsqu'il s'agit de faire de grandes plantations de bois, on prend généralement du plant de deux ou trois ans, parce que plus jeune il pourrait difficilement résister aux grandes sécheresses, et plus vieux il reprendrait plus difficilement. D'ailleurs, en suivant ce principe, on conserve la plupart des pivots, ce qui est très-important. Au reste, la rapidité ou la difficulté du débit contrarie souvent ce principe dans les pépinières marchandes, qui gagnent toujours à vendre le plus tôt possible le plant des arbres dont il est facile de se procurer de la graine.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Pendant que le sang coule en Serbie, la persécution continue en Allemagne; elle se prépare à de nouveaux excès en Italie, où elle attend la mort du Pape pour éclater dans toute sa violence. Nous espérons bien qu'elle attendra longtemps, mais elle prépare visiblement les esprits à ce grand événement par des publications où la perfidie et la haine se mettent à la portée des intelligences diminuées de ce temps, comme dans un récent serin de M. Petruccelli della Gattina, où il est question du conclave et de l'élection du Pape. Sans doute le Saint-Père a jugé le moment venu de

mettre les catholiques sur leurs gardes, car l'*Observatore romano* vient de publier les lignes suivantes sous ce titre, *Avertissement aux catholiques*:

« La révolution italienne, dit ce journal si dévoué au Saint-Siège, soulevée et poussée par les aides de toutes sectes antichrétiennes, a pour but de détruire l'Eglise catholique jusque dans ses fondements et de ramener la société humaine aux pratiques du paganisme: c'est d'une telle évidence, qu'aucune personne de bonne foi n'en peut douter désormais.

« Le très-désolant spectacle auquel nous assistons, particulièrement depuis la funeste occupation de la Cité sainte, nous dévoile avec une entière clarté les moyens fourbes et traîtres que l'on met en œuvre pour affaiblir l'autorité de l'Eglise et enlever tout prestige au Siège apostolique, et ce afin de préparer la voie et l'accomplissement d'autres desseins plus coupables.

« Les ordres religieux supprimés, le patrimoine ecclésiastique détruit, les jeunes clercs incorporés de force dans les armées, l'instruction publique soustraite à l'autorité et à l'influence de l'Eglise, l'autorité des pasteurs sacrés foulée au pied, — il semble que le moment est venu pour nos ennemis de réaliser d'autres plans, qui sont comme le couronnement de l'édifice conçu et élaboré dans les conseils secrets de l'assemblée scotaire.

« De là donc de nouveaux programmes, dans lesquels, invoquant de prétendus droits des peuples chrétiens et en appelant aux déclarations officielles faites il y a peu de temps par les ministres italiens, déclarations qui révèlent aujourd'hui si évidemment la valeur précise de certains libéralités ou garanties promises à l'Eglise, on propose l'institution de sociétés nouvelles pour un but encore plus pervers; il s'agit, en effet, de surprendre la bonne foi des peuples catholiques, de séduire, par de séduisantes artifiçes, les citoyens romains, en les excitant à coopérer à la destruction des formes déjà sanctionnées, depuis des siècles, par l'autorité suprême de l'Eglise, pour l'élection des pasteurs sacrés, et particulièrement du Pontife romain.

« De tels artifices ne parviendront pas à ébranler l'héroïque fidélité d'un peuple qui, au milieu des plus dures difficultés et des plus séduisantes promesses, a su se faire universellement admirer par sa fermeté dans ses principes antiques et par son attachement très-sincère à l'Eglise et au Siège apostolique.

« Cependant, pour prévenir l'abus que l'on tente de faire de sa bonne foi, soit à l'aide de programmes mensongers, soit à l'aide de souscriptions pleines de perfidie pharisaïque, nous avons cru de notre devoir de signaler cette nouvelle trame infernale à l'attention de tous nos bons et honnêtes concitoyens, afin qu'ils ne se prêtent point, peut-être sans en comprendre la malice, à signer des notes qui ne tendent qu'à nuire aux discordes civiles et religieuses, et à préparer en même temps des jours de deuil et de tristesse, non-seulement à ce Siège, mais encore à l'Eglise entière de Jésus-Christ, déjà si durement persécutée sur tant d'autres sujets.

— Nous empruntons aux *Annales Catholiques* le récit suivant, de deux faits extraordinaires dont ont été témoins de nombreux pèlerins lors des fêtes de Lourdes.

Voici le premier fait, raconté par un pèlerin de Niort:

« En attendant qu'un ex-voto, déposé à la Roche-Masculine, témoigne sur le marbre de notre invulnérable reconnaissance pour la Reine immaculée, qu'il nous soit permis de couvrir la presse à nous prêter les organes de sa publicité pour offrir aux âmes pieuses un aliment nouveau à la

lourde et à l'amour dont elles entourent la Vierge de Lourdes.

"C'est entre Morcenx et Ygos qu'eut lieu la terrible rencontre.

"Aux chants joyeux de la prière, qui, pendant toute la journée, avaient fait de nos wagons comme autant d'oratoires en mouvement, venaient de succéder le calme et le recueillement de la nuit et les 700 pèlerins niortais essayaient de chercher dans le repos une préparation à leurs fatigues futures. Il était 1 heure et demie du matin. Notre train devait arrêter et se garer à Ygos pour donner passage à l'express de Mont de Marsan, qui dans le même moment se trouvait lancé de l'autre côté de la ligne et marchait sur Morcenx. Nous venions de franchir la courbe que décrit la voie à l'entrée d'Ygos, et notre machiniste arrivait déjà au premier disque qui se trouvait éteint.

"Surpris de cette négligence du chef de gare, le mécanicien et le conducteur du train commencent à se communiquer leurs craintes, lorsque tout à coup, en avant, ils aperçoivent l'express que la courbe à jusque-là dérobé à leurs regards et qui avance sur eux à toute vitesse. Que faire ? Le péril est éminent et la rencontre inévitable ; le danger ne peut être conjuré, il n'y a plus qu'à atténuer les effets de l'horrible catastrophe. Avec un sang-froid et une présence d'esprit qui restent au-dessus de tout éloge comme de toute récompense, le mécanicien mesure sa situation d'un coup d'œil. Arrêtant sa marche, faire aerrer les freins et renverser brusquement toute sa vapeur pour imprimer au train un mouvement de recul, tout cela est exécuté avec la rapidité de la pensée, pendant que le conducteur se précipite sur la voie et court en avant avec sa lanterne pour faire les signaux d'alarme au mécanicien de l'express ; mais, par une circonstance fatale, ces signaux ne sont pas aperçus ; car le mécanicien et le chauffeur attisent en ce moment leur feu ; ils ne voient et n'entendent rien. Tout à coup un choc épouvantable ébranle nos wagons ; ce sont les deux machines qui viennent de se heurter. Un immense cri de terreur et de détresse est jeté à travers la nuit, s'échappant de tous les compartiments à la fois et dominé lui-même par deux nouvelles secousses, plus horribles que la première ; les wagons craquent et paraissent s'entr'ouvrir, les lumières s'éteignent, les pèlerins sont jetés les uns sur les autres ; l'image de la mort plane en souveraine sur cette scène d'épouvante.

"Bientôt pourtant le silence se rétablit, silence lugubre et plein d'angoisses ! — "Qu'y a-t-il ?" — C'est la demande de tous, la parole qui échappe à toutes les lèvres. — C'est une rencontre, tout est fini, nous sommes sauvés ! — Oui... mais il y a des morts..."

"Avec quelle terreur et quelle anxiété les nouvelles sont attendues !

"Enfin ce mot consolant parcourt toutes les voitures, comme un éclair de joie, et desserre un peu la poignante émotion qui faisait souffrir tous les cœurs : "il n'y a personne de blessé !"

Chacun descend et veut s'assurer par lui-même de la vérité des choses. Quel spectacle alors s'offre aux regards ! Le devant de la locomotive est fortement endommagé, les tampons broyés ; mais le chauffeur et mécanicien n'ont pas une contusion ; le contrôleur se trouvait dans le fourgon, il a été roulé d'une extrémité à l'autre, mais il n'a aucun mal ; le wagon de première classe qui suit le fourgon est entièrement défoncé ; par la violence du choc, les deux banquettes du premier compartiment ont été rapprochées comme les couvertures d'un livre ; les huit pèlerins qui

sont à l'intérieur doivent avoir les jambes broyées ! — Non, pas un n'a une égratignure... Dans le reste du train, quatre personnes seulement, parmi lesquelles le R. P. Briant, directeur du pèlerinage, ont au visage de légères contusions.

"Le miracle est évident pour tous, et une fervente prière d'action de grâces jaillit de tous les cœurs !

"Quelque temps après arrivait à Ygos, conduit par un train de Bordeaux, le directeur du mouvement des lignes du Midi, et dans ses félicitations il constatait qu'un miracle seul avait pu nous sauver. "Malgré l'énergie et la prévoyance de notre mécanicien, nous devions, disait-il, avoir de nombreuses victimes dans cette malheureuse collision, et si la rencontre s'était produite deux minutes plus tôt au milieu de la courbe décrite par la voie ferrée, la catastrophe eût été épouvantable !"

A ce témoignage si précis, nous en voulons joindre un autre d'un personnage également compétent. C'était au retour ; à l'une des principales stations de la ligne du Midi, le directeur du pèlerinage est abordé par le commissaire de la gare :

"Je vous félicite, lui dit-il, d'avoir échappé à un danger si grand ! Depuis l'invention de la vapeur, jamais fait pareil ne s'est produit, et il n'est pas possible qu'il se renouvelle dans les mêmes circonstances. Vous deviez être broyés ! Ah ! vous parlez beaucoup de vos miracles ; qui se font à Lourdes... eh bien ! croyez-moi, jamais il ne s'en est fait un comme celui-là, et votre délivrance de la nuit est pour moi le plus affirmé de tous les miracles !"

Oui, c'est bien là un miracle très évident et très affirmé ! la Vierge devait protéger ses pèlerins : elle les a protégés ; mais arrêtons-nous ici, car l'événement parle lui-même avec une irréfutable éloquence ; c'est un argument nouveau ajouté à tous les autres, qui établissent d'une manière si péremptoire la divinité de ce qui se passe à la grotte de Marsabille ; c'est un motif de confiance de plus pour tout espérer de la protection de Notre-Dame de Lourdes !

Voici le second fait, dont une lettre écrite de Poitiers à *l'Univers* donne le récit :

"Mademoiselle Lanocreaux, âgée de 61 ans, est une fervente chrétienne et l'a toujours été. Elle est enfant de Marie et appartient à la congrégation des Bianchines, dont le but est l'assistance spirituelle et corporelle, en cas de maladie des servantes. Il y a dix-neuf ans, Mademoiselle Lanocreaux, étant au service de M. de Fouchier, à Poitiers, tomba dans une cave et se rompit l'os de la hanche gauche. Elle fut successivement soignée dans deux établissements de charité par les docteurs de Moriceau, de Béchillon et Gaillard, qui tous reconnaurent la gravité du mal et l'inefficacité de leurs soins. L'éminent docteur Gaillard, qui la traita en dernier lieu à l'Hôtel-Dieu lui dit qu'elle ne serait jamais libre. Libre, en effet, la pauvre Mademoiselle ne l'était pas du tout. L'os rompu n'avait pu être remis ; il y avait un enfoncement à la place de la protubérance osseuse de la hanche, la jambe s'était raccourcie de deux pouces, le pied était contourné en dedans et, dans le mouvement pour marcher, le genou de la jambe inférieure frottait contre le genou droit. De plus la pauvre boiteuse ne pouvait étendre sa jambe qui restait à demi ankylosée. Pendant plusieurs années, Mademoiselle ne put marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Plus tard, elle remplaça la béquille du côté droit par un bâton ou crocette, mais la béquille gauche lui fut absolument nécessaire, même pour se tenir debout à son ouvrage.

“ Depuis 13 ans, Madeleine Lancoereau travaille au blanchissage des pauvres de la paroisse de Sainte Radegonde, et M. le curé, qui l'a vue des milliers de fois, soit à son travail, soit à l'église, soit chez lui ou dans le rue, affirme ne l'avoir jamais vue marcher ou même se tenir debout qu'à l'aide de sa béquille. Ce fait d'ailleurs est notoire parmi les connaissances de Madeleine, qui habite la paroisse de Sainte Radegonde depuis dix-neuf ans. Dès le commencement des pèlerinages, Madeleine eut un vif désir d'aller à Lourdes. “ Si j'y allais, disait-elle, je sens que je serais guérie. ” Mais elle était pauvre, et son travail lui procurait à grand-peine le pain de chaque jour. Elle se mit cependant à économiser quelques sous, et, à la fin du mois dernier, elle avait à peu près réalisé la petite somme nécessaire pour payer son billet de pèlerinage. Quand on lui faisait des observations au sujet des autres frais indispensables pour le coucher et la nourriture, elle répondait :

“ Pourvu que j'aie l'argent du voyage, cela me suffit ; je jeterai, s'il le faut, et je coucherai devant la sainte grotte. ”

“ Elle partit donc avec le pèlerinage de Poitiers, le dimanche 2 juillet, fête de la Visitation. Arrivée à Lourdes le lundi matin, elle se traîna péniblement, aidée de sa béquille et de son bâton, jusqu'au lieu où se préparait la splendide cérémonie du couronnement. Elle eut le bonheur de faire la sainte communion à l'un des autels de l'Esplanado. Elle passa le reste de la journée et la nuit suivante en prière devant la grotte. A 1 heure après-midi, elle entendit la sainte messe à la grotte miraculeuse et y fit de nouveau la communion. Elle désirait vivement prendre un bain dans la piscine, mais la pauvre fille ne savait à qui s'adresser pour obtenir cette faveur. Enfin, s'étant fait renseigner, elle se présenta à sept heures du matin devant la petite chambre qui renferme le précieux réservoir. Quelques infirmes étaient arrivés avant elle, et elle dut attendre son tour.

“ A sept heures un quart, elle descendit dans la piscine et y resta sept ou huit minutes, sans rien éprouver de particulier, sauf un certain saisissement qu'elle attribua à la fraîcheur de l'eau. En sortant, il lui sembla que son pied était redressé et qu'elle le posait d'aplomb. Ayant pris ses vêtements, elle se releva pour mettre ses souliers ; en ce moment, elle sentit un frémissement extraordinaire depuis la hanche malade jusqu'au bout du pied. “ Je compris alors, dit-elle, que j'étais guérie, et mon émotion fut si forte que j'aurais suffoqué si je n'avais pas pleuré. ” Elle pleura donc de joie et de reconnaissance, en criant à travers ses larmes : “ Je suis guérie ! ” Les personnes présentes dans la petite chambre s'unirent à son bonheur et récitèrent en action de grâce deux dizaines de chapelet. La guérison eut lieu pendant la messe de Mgr le Nonce, au moment du *Pater*.

“ La miraculée parut bientôt au milieu des pèlerins, qui s'empressèrent autour d'elle avec une respectueuse émotion. “ Il y avait des étrangers, dit Madeleine, et il y avait des pèlerins de Poitiers ; mais je les ai à peine reconnus ; je n'étais plus de ce monde ! ”

“ Au moment où elle fut introduite dans la grotte, Mgr l'évêque de Poitiers se précipita à dire la sainte messe. “ Monseigneur, dit un ecclésiastique, voici une de vos diocésaines qui vient d'être guérie ! ” Monseigneur se tourna vers Madeleine, la reconnut et dit : “ Il y a plus de quinze ans que je la vois marcher avec des béquilles. Ma fille, vous devez bien remercier la sainte Vierge ! ”

“ Après la messe de son évêque, Madeleine fut conduite dans un appartement et examinée par un médecin, qui con-

tata la parfaite guérison de la hanche, le redressement du pied et la longueur normale de la jambe. L'heureuse fille marchait avec aisance, sans aucun reste de claudication ni de souffrance.

“ Elle marcha ainsi toute la journée sans la moindre gêne.

“ Au moment où nous écrivons ces lignes, Madeleine Lancoereau est dans un parfait état de santé et libre comme il y a vingt ans. Elle raconte son bonheur en pleurant et avec un accent de sincérité qui ne permet pas le doute. Quelques voix contradictoires se sont élevées, comme toujours en pareille circonstance, et, ne pouvant nier l'état actuel de parfaite validité où se trouve Madeleine, elles nient la gravité de son état antérieur. “ Cette fille, dit-on, n'était pas aussi infirme qu'elle le paraissait. — “ Je laisse dire et ne veux rien répondre, ” dit la bonne Madeleine. Or qu'il y a de sûr et ce que j'affirme devant Dieu, c'est que j'avais la hanche brisée depuis dix-neuf ans, le pied contourné, la jambe raccourcie, et que tout cela a disparu en un instant dans la piscine de Lourdes. Que le monde dise ce qu'il voudra, moi je bénis Dieu et je remercie la sainte Vierge ! ”

Convention Agricole Nationale

Ouverture de la Convention le 12 Septembre prochain à 7 1/2 h. p. m., au Cabinet de lecture paroissiale à Montréal.

Voici le programme de la première assemblée de la Convention Agricole Nationale, qui vient de nous être communiqué :

PROGRAMME.

1er soir.— Prière par le chapelain ; réception des délégués par le Censeur ; discours d'ouverture par le Président ; exposé sur la constitution par le Secrétaire ; nomination d'un comité pour rédiger une Constitution ; discours par plusieurs orateurs distingués.

2me soir.— De l'enseignement en rapport avec les besoins de l'agriculture, et discussion sur ce sujet.

3me soir.— Lecture des mémoires soumis par les membres de la Convention au comité exécutif et adoption ou rejet de ces mémoires.

4me soir.— Examen du rapport du comité sur la constitution et adoption de ce rapport ; élection des officiers. C'œuvre.

Tous les cultivateurs sont respectueusement invités à assister à la Convention, qu'ils appartiennent ou non, à l'Union Agricole Nationale.

L'abeille est-elle un animal domestique ou une bête sauvage ?

L'abeille bien soignée n'est ni farouche, ni intraitable, et se familiarise très-bien.

Il est absurde de croire l'abeille féroce. La nature l'a armée d'un aiguillon assez piquant, mais notre laborieuse ouvrière n'y a recours qu'à la dernière extrémité. Elle n'ignore pas qu'elle ne peut se servir de son arme qu'au risque de sa vie. Elle ne l'emploie que forcée, pour défendre sa famille et sa ruche.

Suivant M. H. Hamet : “ les abeilles ne sont pas agressives. Elles ne piquent que quand on les tourmente, dans leur habitation ou aux alentours. Mais à une certaine distance de leurs ruches, dans les champs, sur les fleurs, lorsqu'elles sont à butiner, elles ne pensent aucunement à attaquer ceux qui les tourmentent. On peut donc les examiner tranquillement et sans danger, se rendre témoin de la façon dont elles prennent le miel et le pollen.

Je suis tellement familier avec mes abeilles, dit Lombard, qu'étant au milieu d'elles, celles qui reviennent des champs se reposent sur moi. Au moment de la sortie des essaims, comme je suis de près, celles qui sont fatiguées se reposent également sur moi ; j'en suis quelquefois couvert. Entouré d'une famille nombreuse, j'ai inspiré une telle sécurité à tous les miens, qu'ils ap-

prochent des abeilles sans crainte : les femmes mêmes recueillent les essaims, sans autres précautions que le silence et les mouvements doux.

Voulez-vous jeter un coup d'œil, sur la ruche, dit le Dr. Emman. Lemaout (*Jardins de plantes*, vol. 2, p. 456), vous verrez si le temps est beau, une foule laborieuse se presser sans désordre devant la porte qui lui sert d'entrée; ne vous alarmez pas du bourdonnement qui vous entoure, approchez sans crainte, surtout si le fermier vous accompagne; les abeilles, habitant un endroit fréquenté par l'homme, se sont familiarisées avec lui... Voulez-vous avoir une carte d'admission qui vous fasse reconnaître pour un ami de la république; prenez en main une cuillerée de miel, approchez hardiment de la ruche, le visage découvert et les mains nues; des milliers d'abeilles accourront, et pas une ne vous piquera; vous pourrez, en récompense de la gratification que vous leur accordez, observer de près l'entrée de leur domicile.

Un apiculteur de la Côte-d'Or, M. Lefranc, de Binges, écrit à M. H. Hamet (*l'Apiculteur* 1870, p. 292) : " Si les faiseurs de régléments connaissent mieux les abeilles, au lieu d'entraver leur multiplication, ils ne chercheraient qu'à les favoriser. Plus les abeilles sont près des habitations, plus elles sont douces. Les miennes, au nombre de trentes fortes colonies, sont placées à l'entrée de mon jardin à neuf pieds de la porte de la maison; je suis toujours au milieu d'elles, elles se battent quelquefois contre moi, mais elles ne me piquent pas. Un autre rucher se trouve placé à côté d'un chemin vicinal dont il est séparé seulement par un mur d'appui. Toute la journée passent sur ce chemin gens et bétail, personne ne s'en plaint."

Dans une lettre de M. Ch. Gaurichon, de Salins-les-Bains, en date du 19 avril 1870, nous lisons : " Les ruchers, à Pretin, sont tous placés à côté de la maison, soit dans un jardin, soit même adossés à deux pas de la porte d'entrée de l'habitation et le tout en bordure d'une rue, qui est un chemin de grande communication. Personne ne se trouve mal du voisinage de ces insectes; leur présence au milieu d'un village où chaque maison se touche, indiquent clairement qu'ils n'attaquent jamais ni habitant, ni passants."

" Depuis longtemps la Société centrale d'Apiculture et d'Insectologie, possède un Rucher-Ecole, établi au jardin du Luxembourg. Comme chacun le sait, ce jardin est très-fréquenté, cependant il nous est jamais parvenu de plaintes motivées par l'agression des abeilles."

" Dans nos diverses expositions au palais de l'Industrie au Luxembourg, à l'Orangerie des Tuileries, etc., partout des ruches peuplées ont été exposées. Jamais encore nous n'avons eu à regretter le moindre accident." — AUG. PILLAIN.

Taille des arbres fruitiers

Un des griefs les plus importants de l'agriculture moderne, c'est bien évidemment la taille des arbres fruitiers... Elle a été portée à l'extrême par la plupart des professeurs. C'est à un tel point qu'ils ont presque forcément assimilé, identifié la taille et la culture des arbres à fruits. Nous déclarons franchement cette assertion comme erronée et portant, à cette partie de la science arboricole, un préjudice incontestable. Un arbre bien taillé, avec le savoir et la circonspection dont font preuve nos meilleurs praticiens, peut très-bien atteindre le but de toute culture d'agrément; mais entre les mains si souvent inexpérimentées des jardiniers amateurs, on peut affirmer qu'il ne produira jamais, dans une courte existence, la moitié des fruits qu'il aura exigés du jardinier le plus consciencieux.

Que de mal n'aurions-nous pas à dire des méthodes de renversement de la végétation, de l'incursion, des rameaux vers le sol, voire même de la greffe des boutons à fruits, de la section incomplète, de la torsion des brindilles! Ces procédés se posent comme constituant un progrès de l'arboriculture; ils en accusent, au contraire, le vice radical. Tous, sans exception, amèneront forcément la mort prématurée des arbres. Ce qui est le contraire de toute bonne méthode de production et d'avenir.

De ce point de vue, nous déclarons le sécateur et tous ses congénères comme essentiellement nuisibles à l'arboriculture, par la facilité déplorable qu'ils ont apportée à la mutilation ré-

ptée des arbres confiés à nos soins.

Combien peu de praticiens se doutent que la taille en ses entrainés la nécessité des tailles en vert, puis du pincement des pousses, puis de la résection des feuilles, puis l'intervention incessante du jardinier dans la conduite des arbres; toutes choses dont on aurait fort peu besoin, si l'on se bornait à donner une forme et une direction déterminées à la végétation; ce qui est tout ce qu'on peut, à la rigueur, demander à un bon cultivateur d'arbres.

La nourriture du bétail

Ce serait une grande erreur de croire qu'il suffit de calculer la ration de son bétail, de donner ses ordres en conséquence et de ne plus s'en inquiéter. Le résultat ne peut être qu'un à-peu-près, ainsi que nous l'avons déjà dit, et un agriculteur soigneux doit examiner attentivement son bétail et modifier au besoin ses rations selon ce qu'il aura observé.

Les rations étant convenablement fixées, on doit veiller à ce que les ordres soient ponctuellement exécutés. Les hommes chargés du soin des animaux donnent bien rarement moins que la quantité prescrite; tous très portés à donner davantage, car ils mettent leur amour propre à ce que les animaux qu'ils soignent soient toujours très-gras. Cette consommation exagérée du fourrage a de graves inconvénients. Non-seulement le fourrage est mal utilisé, ce qui constitue une perte réelle, mais il peut arriver que la provision étant mal ménagée se trouve épuisée avant l'époque prévue, ce qui occasionnerait de grands embarras.

La distribution des rations se fait de diverses manières selon la nature des aliments et la disposition du local. Les grains doivent toujours être donnés à la mesure et le contrôle est facile en dérivant en une seule fois à celui qui a soin des animaux, la quantité nécessaire pour la consommation d'un certain temps, une semaine, par exemple.

Pour les fourrages secs, le meilleur moyen d'éviter le gaspillage est de faire botteler, et il est facile de s'assurer fréquemment de la quantité consommée. Quand, par un motif quelconque, on n'a pas fait botteler les fourrages, il n'est pas possible de distribuer une ration parfaitement régulière, mais il reste encore deux moyens de contrôle: l'un consiste à examiner l'état des animaux, l'autre à mesurer le fourrage consommé, ce qui est facile au moyen de marques tracées sur les murs des greniers ou des mesures prises sur les meules de fourrage. En ayant soin de calculer d'abord combien on a de pied cube en tout, on en déduit la quantité qu'on peut consommer chaque semaine ou chaque mois. Dans tous les cas il est bon de s'assurer qu'il n'y a pas de fourrage perdu et que celui que les animaux font tomber sous leurs pieds est remis dans le râtelier autant que possible.

Lorsque l'on a l'habitude de hacher le fourrage, le bottelage est moins nécessaire, la ration se règle alors par la contenance des paniers ou autres vases qui servent à porter le fourrage aux animaux; et l'on peut contrôler la consommation par le nombre de bottes sorties des greniers ou des meules, ou encore par l'évaluation du volume du fourrage haché.

Les rations de racines se distribuent et se contrôlent de la même manière que le fourrage haché.

La nourriture des animaux se divise ordinairement en trois repas, un le matin, un second vers onze heures et un troisième le soir; cependant lorsque les chevaux font des attelées de plus de quatre heures de suite, il est très-inutile d'interrompre le travail pendant un quart d'heure ou une demi-heure pour leur donner un moment de repos et un peu de fourrage; pendant ce temps-là, l'engagé fait son déjeuner ou sa collation.

Pour la fixation des heures des repas, ce qu'il y a de mieux à faire, le plus souvent, c'est de se conformer aux usages locaux; mais une fois l'heure fixée, il est très-important de l'observer rigoureusement, surtout pour les bêtes à engrais. Les animaux savent fort bien l'heure de leur repas, et lorsqu'on les a fait attendre, ou leur impose une souffrance nuisible à leur santé; puis quand la ration leur est enfin distribuée ils la dévorent avec avidité sans se donner le temps de la mâcher. De la proviement des digestions pénibles, des arrêts de rumination, ou de météorisations chez les bêtes à cornes, des indigestions et

des tranchées pour les chevaux; or quiconque a soigné des bestiaux sait combien ces indispositions, lors même qu'elles ne sont pas graves, font de tort pour l'engraissement et la production du lait.

Il est bon de ne pas donner en une seule fois toute la quantité de fourrage qui doit former un repas; les animaux choisissent d'abord les brins qui leur plaisent le plus et ne se décident pas facilement à manger le reste; d'un autre côté, les bêtes perdent beaucoup plus de fourrage en le tirant sous leurs pieds quand elles en ont beaucoup dans leur râtelier.

En parlant de la nourriture des animaux, je ne puis pas me dispenser de dire un mot de leur boisson. On a beaucoup discuté dans les réunions agricoles la question de savoir si l'eau des mares est ou n'est pas malsaine pour le bétail et s'il convient de lui préférer l'eau de puits. La pratique générale prouve que l'eau des mares n'est aucunement malsaine quand elle est seulement jaune et limoneuse à raison de l'argile qu'elle tient en suspension; il n'en est pas de même quand les mares renferment beaucoup de matières organiques en décomposition et que le fond est formé d'une boue noire dégagant de l'hydrogène sulfuré quand on y enfonce un bâton. Dans ces cas seulement, l'eau doit être considérée comme malsaine et il n'est pas prudent d'y abreuver les animaux. Lorsque l'on a recours à l'eau de puits, il est bon de ne pas la donner aussitôt qu'elle est tirée, surtout pendant l'été, aux chevaux lorsqu'ils rentrent du travail, ayant très-chaud; cette eau étant beaucoup plus froide que l'air pourrait leur faire mal.

On a assez généralement l'habitude de conduire les bestiaux, à l'abreuvoir trois fois par jour; il faut avoir bien soin de les laisser à l'abreuvoir un temps suffisant pour que chaque bête ait pu boire autant qu'elle en a besoin. L'expérience prouve que les animaux s'accoutument bien de ces régimes; cependant il nous semblerait préférable, lorsque la chose peut se faire sans grande difficulté, de mettre à la disposition de chaque bête pendant tout son repas une quantité d'eau suffisante afin qu'elle puisse boire chaque fois que son instinct lui en fait sentir le besoin; nous sommes persuadé que, dans ces conditions, la digestion est meilleure.

Petite chronique

Une dépêche de St. Jean, N. B., dit: "Depuis le commencement de juillet, le changement a été pour le mieux. Jusqu'au milieu du mois nous avons eu de la chaleur sans pluie, et depuis, plusieurs ondées bienfaisantes ont tombé dans plusieurs parties de la Province et ont eu le meilleur effet possible. Pommes de terre, au-dessus de ce qu'on espérait; aucun signe de dommage nulle part; le rendement sera remarquable. Les navets et autres racines promettent bien. Le temps brillant et chaud a été excessivement favorable aux grains; les avoines, le sarrasin et autres céréales ont belle apparence, ainsi que le blé et l'orge. Fruits, à peu près ordinaires. La récolte de foin est meilleure qu'on ne s'y attendait, bien qu'elle n'atteigne pas le rendement de l'an dernier.

"Les rivières sont plus hautes que d'habitude à la même date, ce qui est dû à la fonte tardive des neiges. Somme toute, la perspective agricole est encourageante comme elle ne l'a jamais été en pareille date. On signale le fait qu'il y a eu cette année une plus grande surface de terre cultivée que par le passé, parce qu'un grand nombre de personnes, employées ordinairement aux travaux publics, dans les carrières, dans les chantiers de constructions, etc., n'y trouvant pas d'emploi, ont donné plus d'attention à leurs terres, tandis que les cultivateurs ont plus aimé que jamais, dans la crainte des temps durs."

Les moissons, aux lies de la Magdelaine, ont belle apparence et promettent un excellent rendement. La récolte de foin a atteint la moyenne.

M. John Wright, de Conestoga, Ont., a battu le rendement de neuf acres de blé d'automne, qui ont produit la valeur de 337 minots à l'acre.

La première avoine de la saison a été coupée le 28 juillet, sur la ferme de M. Andrew Allan, Lachine. L'an dernier, la première avoine a été coupée le 29 juillet sur la même ferme, qui appartenait à M. Marc Moisan.

— D'après une statistique nous voyons que: Il y a aux Etats-Unis 6,000,000 de cultivateurs, 1,200,000 marchands, 2,700,000 mécaniciens, 2,600,000 hommes de professions, 43,000 hommes de clergé, 40,000 avocats, 126,822 professeurs, 62,000 docteurs, 2,000 acteurs, 5,000 journalistes, 1,000,000 ouvriers et 75,000 domestiques.

— Les nouvelles qui nous viennent de toutes les parties du Canada, des Etats-Unis et de l'Europe, à l'exception seule de l'Angleterre, nous annoncent une récolte des plus abondantes et d'excellente qualité. En Angleterre, paraît-il, la récolte sera considérablement au-dessous de la moyenne. Elle seule, par conséquent aura besoin d'acheter et, comme la surabondance, dans les autres pays, leur permettra de faire une grande exportation, nous aurons à lutter contre ces différents marchés pour l'exportation de nos différents produits. Cette lutte veut dire concurrence dans les prix. Elle pourrait bien devenir dangereuse pour nous, si nous ne nous préparons pas aussitôt possible, pour l'expédition de nos produits.

Il est donc important que les cultivateurs comprennent bien la situation. Ils devront se rappeler que l'Angleterre seule se trouve avec une récolte insuffisante et que, par conséquent, nous aurons à lutter avec les marchés étrangers, qui sont plus à sa proximité que le nôtre, car ces pays chercheront à y verser leur surplus, à l'exclusion de nôtre si nous n'y prenons garde.

Il serait donc prudent pour nos cultivateurs de vendre leur grains de bonne heure. Et nous pensons, d'après ce que nous voyons aujourd'hui, qu'il serait inutile d'attendre une augmentation dans les prix.—Gazette de Sorel.

Le feu dans les bois. — Les bois des environs de Valleyfield sont toujours en feu, et il n'y a que la pluie qui puisse éteindre l'incendie. Chaque matin, la ville est remplie de fumée et la navigation dans le voisinage est très-difficile.

— La commission canadienne du centenaire s'occupe activement de faire représenter le Canada au concours de labour dont Philadelphie sera le théâtre cet automne. Aidée dans son entreprise par le gouvernement de la Puissance, elle réussira, sinon à obtenir aux Canadiens le titre de champions, du moins une place d'honneur.

RECETTES

Protection des toitures en chaume

Voici un moyen bien simple de préserver de l'incendie les toitures en chaume, si répandues encore dans les villages de nos campagnes.—Faites un enduit de 7 dixièmes de terre glaise, 1 dixième de chaux vive, le tout bien mélangé et délayé avec de l'eau jusqu'à consistance de mortier. On applique cet enduit sur la surface du chaume, à la truelle et à l'épaisseur d'environ trois lignes, ayant soin de remplir les fentes et les fissures qui se forment à mesure que la matière se dessèche.—Cet enduit, indissoluble à l'eau et non susceptible de conler sous l'inclinaison des toits intercepte le contact du feu avec la paille, diminue l'activité de l'incendie, et donne dans tous les cas le moyen de l'arrêter.

Les Compagnies d'assurances devraient classer les toits protégés par cet enduit au dessous des toits de chaume nu.

Ciment pour la grosse et pour cicatrizer les arbres

On prend une livre de poix blanche, une livre de cire jaune, trois onces d'essence de térébenthine rectifiée. On fait fondre ensemble les deux substances, en les tenant pendant trois heures au moins sur le feu, en ayant soin de remuer continuellement le mélange avec une spatule en bois, et, comme ces matières sont facilement inflammables, on doit, crainte d'accident, prendre garde qu'il ne s'en répande aucune parcelle dans le feu. On peut aussi ajouter une moitié de l'essence de térébenthine au mélange avant de le verser dans le vase plein d'eau où on doit le broyer; l'autre moitié de l'essence sera incorporée pendant qu'on broiera le ciment.

Au moment de l'emploi, ce ciment doit être trempé dans de l'eau tiède, s'il fait froid, et dans de l'eau très-fraîche, s'il fait

chaud. Il se durcit par le froid, ne coule pas par la chaleur et ne se crevasse point.

SOUSSIONS POUR BOIS DE CHAUFFAGE.

On a besoin de 50 cordes de bois franc, rendu et cordé dans la cour de la prison de Kamouraska, au 15 de septembre prochain. Les soumissions devront être cachetées et adressées à mon Bureau, d'ici au 25 du présent mois.

V. TACHÉ, Shérif.

Bureau du Shérif de Kamouraska, 11 août 1876.

AVIS

Le Coupe-Racines perfectionné et breveté de Nazaire & Théophile Aubut

Côte le meilleur marché. On peut avoir une idée de l'avantage que présente ce nouveau coupe-racines, en lisant les certificats publiés; ceux qui désirent se le procurer feront bien de faire leur demande le plus tôt s'ils veulent s'en assurer pour la prochaine récolte.—Prix \$8.00.

S'adresser à NAZAIRE AUBUT, } Rivière Trois-Pistoles
ou à NAZAIRE TETU, }
ou à THÉOPHILE AUBUT,

Ste. Flavie, Comté de Rimouski

Rivière Trois-Pistoles, 22 juin 1876.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN.

1^{re} SOUSSIONS POUR NIVELLEMENT, POSE DE LISSES, ETC.

Des soumissions cachetées, adressées au Secrétaire des Travaux Publics et portant l'endossement "Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique", seront reçues à ce bureau jusqu'à mercredi midi, le 20 septembre prochain, pour des travaux qui devront être exécutés sur la section du Chemin de Fer du Pacifique qui s'étend de la Rivière Rouge, en allant à l'est, à Rat Portage, Lac des Bois, distance d'environ 114 milles, savoir:

La pose des lisses et le nivellement seulement d'environ 77 milles, et la construction, aussi bien que le nivellement, d'environ 37 milles entre Cross Lake et Rat Portage.

Pour les plans, devis, quantités approximatives, formules de soumission et autres informations, s'adresser au bureau de l'Ingénieur en Chef, Ottawa.

On ne considérera aucune soumission qui ne sera pas faite sur la formule imprimée et qui ne sera pas soumise aux conditions voulues.

Par ordre,

F. BRAUN,
Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, Août, 1er 1876. }

VIN DE QUININE

Médication rationnelle.—La médication n'est couronnée de succès que quand elle est rationnelle, et elle n'est rationnelle que lorsqu'elle commence au commencement; en d'autres termes, pour guérir une maladie il faut extirper et éloigner les causes qui l'ont fait naître. Les faiblesses, soit générales ou locales, est l'origine de la grande majorité des maladies. Redonnez de la vigueur aux énergies vitales, régularisez la digestion et les sécrétions, en fortifiant les organes qui accomplissent ces fonctions si importantes, et la dyspepsie, la constipation, les souffrances des reins et de la vessie, et les mille et un maux qui sont la consé-

quence de la débilité, sont complètement et dans la plupart des cas perpétuellement écartés. Le meilleur, le plus sûr et le plus agréable tonique qui puisse être employé dans ce but, est le VIN QUININE DE CAMPBELL.

L'expérience de dix années pendant lesquelles il a survécu dix fois à cette quantité de préparations éphémères qui sont entrées en compétition avec lui a prouvé qu'il était sans égal comme remède pour tous les désordres physiques qu'accompagnent la débilité ou qui en proviennent.

Préparé seulement par Kenneth Campbell et Cie., Médical Hall, Montréal.

À vendre au Bureau de la Gazette des Campagnes à Ste Anne de la Pocatière; à St. Paschal chez M. E. & J. Chapleau, à St. Roch de Québec, chez M. J. B. Z. Dubeau.

EXHIBITION PROVINCIALE

POUR
1876.

L'EXHIBITION PROVINCIALE pour 1876 ouverte au monde entier, aura lieu à Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 12, 13, 14 et 15 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Pour la liste de prix et les blanes d'entrée s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 68 Rue St. Gabriel, Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture du Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées pour les animaux devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 26 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 2 SEPTEMBRE.

N. B.—Aucune entrée ne sera reçue après cette date. Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné.

GEORGES LECLÈRE,

Secrétaire C. A. P. Q.

18 Juillet 1876.

MUSIQUE NOUVELLE!

MUSIQUE VOCALE:

Ferme tes beaux yeux.....	Pavot	50 centime
Transports joyeux.....	Lambert.....	65
Les deux mères.....	Boissière.....	25
Histoire d'oiseau.....	".....	25
La chasse aux papillons.....	".....	25
Noble coursier.....	Henriou.....	35
Mademoiselle.....	Boissière.....	25
Pauvre rose.....	M. A. D.....	25
Amour et prière.....	Lachman.....	25
Les lunettes magiques.....	Gariboldi.....	50
Le dernier de l'orphelino.....	Boissière.....	25
La fauvette et la prison.....	".....	25
Les trois gâteaux.....	".....	25
L'Alsace pleure: elle prie, elle attend!.....	Ben. Tavouz... ..	40
A Saint-Blaise.....	Pessard.....	30
Chanson de Jean Prouvaire.....	Holmès.....	50
Amour et caprice.....	Bovéry.....	25
Chanson d'été.....	Rupès.....	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE:

Rose des Alpes.....	Spindler.....	40
Bouquet de violettes.....	".....	40
Feuilles d'automne, valse.....	David.....	70
Nuit d'Asie.....	Marmontel.....	75
Pauvre fleur.....	Spindler.....	40
Feuilles d'automne.....	Kowaleki.....	60
Méditation.....	".....	60
Sur l'Adriatique.....	".....	60

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique
11 1/2 rue St. Jean, QUEBEC.